

Kisangani, le 28 novembre 2013

Je suis surpris de constater que le lingala domine le swahili à Kisangani. Dans cette grande ville orientale. L'est du pays où le swahili règne en maître. Après mûres réflexions, je comprends la raison. C'est à cause du fleuve Congo. Le lingala est la langue du fleuve. Un étalon linguistique commun créé par les Bangala de l'armée, utilisé par les riverains pour faciliter les échanges. Kisangani, ville portuaire, ce terminus d'un grand bief navigable a lui aussi adopté la langue des voyageurs. Les ports sont des points de rencontre entre ethnies. Un brassage de cultures où le sang et les langues se mélangent.

Nous avons une langue commune, les mêmes biens de consommation grâce au transport fluvial. Nous partageons le même fleuve navigable. Nous avons forcément le même pays. Le fleuve rassemble, uniformise et intègre. Il s'impose comme une évidence. Et n'oublions pas la musique. Cette musique kinoise en lingala qu'on entend partout.

Le fleuve aussi a son rythme et sa propre musicalité. Pas étonnant qu'il inspire nos artistes. Grâce à ce voyage, je vais enfin approcher de près cette muse qui me bercera de ses vagues, qui me nourrira de ses poissons délicieux, qui étanchera ma soif de savoir. Ses eaux brunâtres me purifieront.

Kisangani possède un aéroport international où j'ai atterri il y a quatre jours après 2:40 de vol sur un Airbus A 320. J'ai quitté Kinshasa pour cette ville semi-urbaine qui hésite entre la modernité et la ruralité. Les routes asphaltées ou en terre argileuse sont parcourues de motos. Les voitures sont rares. Les motos m'amuse. Les casques ? Je n'en vois pas. L'air rafraîchit les oreilles. J'ai déjà repéré quelques bons restos de cuisines congolaise et française. Les frites sont bonnes, sans doute un héritage belge. Le service est très lent. La bière coule à flot grâce à une brasserie locale située en aval de la ville sur la rivière Tshopo. L'usine brassicole jouxte un barrage hydro-électrique. Le courant est présent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les nuits sont éclairées.

Les filles aussi sont lumineuses, à la hauteur de la réputation de la ville. Je ne suis pas encore sur le fleuve, déjà j'entends le chant des sirènes. Mon dieu, comme c'est attirant ! Vite – comme Ulysse – il faut m'attacher à un poteau à défaut du mâât central de mon navire. Heureusement, à l'hôtel Palm Beach, je dispose d'un lit à baldaquin. Les draps semblent propres, mais ils ont oublié de nettoyer la moustiquaire qui empeste. Donc pas question d'y entrer. Je dors à découvert aspergé d'un spray anti-moustique.

Le matin, dans le miroir, je vois des boutons. Elles m'ont quand même piqué, ces salopes ! Tant pis, il faut sortir faire des courses. Au marché central, les étales sont remplis de produits divers et variés, parfois étranges comme ces escargots géants. Un gros poisson-chat à la chair saumonée attire mon attention. Entre les chalands, je me fraie un passage pour acheter des ananas, le fruit de saison par excellence en ce mois de novembre.

On ne peut pas quitter Kisangani sans visiter les pêcheurs Wagenia qui prennent des risques insensés dans les chutes Stanley en posant des lianes en guise de filets. Est-ce encore une nécessité ou un besoin de revenus touristiques ? Probablement un mélange des deux.

Kisangani, le 30 novembre 2013

Ai-je bien fait de m'éloigner d'elle, si loin ? Qui m'a imposé cette terrible épreuve, si ce n'est le fleuve Congo lui-même ? Ce fleuve qui m'a nourri depuis mon enfance voudrait-il à présent parachever mon éducation ? Compte-t-il me donner des leçons de vie que je dois expérimenter dans ma chair pour accéder à la maturité ?

Première leçon : la patience.

Kisangani-Kinshasa représente le plus long bief fluvial du pays avec 1.700 km de navigabilité. Le fleuve traverse la Cuvette centrale presque immobile dans un relief lacustre. Je vais donc devoir être patient.

C'est rare de réussir du premier coup. Aux échecs, il faut multiplier les tentatives de mat (échec) pour conserver la maîtrise du jeu, pour déstabiliser l'adversaire, pour détourner ses forces et son attention d'un côté afin d'attaquer plus facilement de l'autre. Le temps consolide les acquis.

Le fleuve transporte 41.000 m³ d'eau par seconde en moyenne. C'est le deuxième plus grand fleuve du monde par son débit avec une longueur de 4.700 km. Un géant au centre de l'Afrique qui traverse à deux reprises l'Equateur. Les jambes et la tête au Sud, le ventre au Nord. Une acrobatie qui étonne les hydrographes. Jamais vue ailleurs, sauf dans le Kamasoutra.

Dans sa prime jeunesse, le fleuve Congo était rectiligne. Du Sud au Nord. Un cours d'eau droit et arrogant qui se jetait dans le lac Tchad. Avec l'âge, il a compris qu'un fleuve n'a pas vocation à se déverser dans un lac. Il a commencé à infléchir sa trajectoire, puis à se fléchir jusqu'à se courber en toute humilité pour rejoindre l'océan. L'océan Atlantique au grand cœur a bien voulu recevoir ses eaux récalcitrantes, tel un père qui accepte le retour d'un enfant prodigue.

Deuxième leçon : Si vous vous trompez, n'hésitez pas à changer d'avis.

Ce virage à l'ouest commence à Kisangani et s'étend sur 800 km. Les hydrologues l'appellent « le cours moyen ». Sur cette section, le fleuve Congo atteint sa largeur maximale de 20 km (excepté le Pool Malébo). A la fin de cette courbe, il traverse une forêt inondée de Makanza à Mbandaka. C'est la plus grande

zone de fraie du système fluvial qui renferme ses plus belles espèces de poissons. Le triangle formé par Mbandaka, la confluence du fleuve et de l'Oubangui, la plaine herbeuse de la Giri, représente la deuxième plus grande superficie marécageuse du monde.

Revenons à Kisangani. Commençons par le début. C'est toujours difficile de débiter une relation. Le passé nous hante. L'avenir nous préoccupe. Mais il faut se concentrer sur l'instant présent. Ce présent fugace qui m'échappe tel un écoulement d'eau. Un homme mûr affronte les événements sans la peur au ventre et pourtant j'ai la gorge nouée comme quand j'apprenais à nager. Plonger dans l'eau en toute confiance. Nager ou se laisser aller en flottant.

Evidemment, descendre le fleuve dans son courant requiert beaucoup moins d'effort que de le remonter. De plus ça diminue la consommation de carburant de moitié. Pour rallier Kinshasa en avale nous avons quand même dû acheter 20 fûts de 200 litres d'essence et 80 litres de lubrifiant afin d'alimenter nos deux moteurs hors bord de 55 cv et 40 cv.

Kisangani, le 03 décembre 2013

Il est 6 heures. Les réservoirs sont remplis d'essence mélangée à un lubrifiant (SAE 40). Les moteurs vrombissent. Le navire est chargé de nourriture et d'eau potable. Tout le monde est à bord, prêt pour le départ. La destination est connue. Le bateau a été équipé pour la circonstance. Mon équipage est motivé et mon esprit s'est paré de courage. Nous entamons la

descente vers Kinshasa en regardant de loin nos gilets de sauvetage. Notre vitesse de croisière est de 14 km/h avec des pointes à 17 km/h. La profondeur moyenne du fleuve est de 10 m. Le pH à Kisangani est de 6.7.

Déjà la cuisinière s'active en allumant des braises pour chauffer l'eau du petit déjeuner. Pas de croissant au menu. On aura le choix entre du thé ou du café avec des biscuits glucosés. Mon thé sera sans sucre en attendant l'achat de miel « sauvage » à la première occasion. Nous croisons nos premiers piroguiers. Pas de campements en vue. Une végétation luxuriante. Le premier affluent est la Lindi qui a avalé la Tshopo en amont. Nous avançons à vive allure. Prochain arrêt Isangi. Pas d'escale à Yangambi.

La cuisinière passe devant moi avec une botte d'amarante. A midi ce sera des légumes. Pour le poisson frais, il faudra attendre.

Yangambi est situé sur la rive droite du fleuve. C'est une localité connue pour son institut facultaire agronomique qui fut un centre de référence dans les années 50.

J'ai demandé une bière à la cuisinière. Elle me demande d'attendre qu'on lance le groupe électrogène qui alimentera le congélateur. Nous ne boirons qu'à Isangi, là où nous passerons la nuit. Le temps sera long sans une légère ivresse. La mélancolie me gagne. De nouveau, je pense à elle. Le GPS prévoit une arrivée à Isangi au crépuscule. Cet appareil montre tout, calcule la distance à parcourir et le temps pour parvenir à destination. Le temps s'écoule lentement. Patience. Toujours patience.